



HAL
open science

**Dramaturgie des émotions, traces des sensibilités.
Observer et comprendre des manifestations anti-corrída**

Christophe Traïni

► **To cite this version:**

Christophe Traïni. Dramaturgie des émotions, traces des sensibilités. Observer et comprendre des manifestations anti-corrída. *Ethnographiques.org*: revue en ligne de sciences humaines et sociales, 2010. hal-02517777

HAL Id: hal-02517777

<https://hal.science/hal-02517777v1>

Submitted on 24 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christophe TRAÏNI « Dramaturgie des émotions, traces des sensibilités. Observer et comprendre des manifestations anti-corrída », ethnographiques.org, n°21, novembre 2010.

[Christophe Traïni

Maître de conférences à l'Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence

Membre junior de l'Institut Universitaire de France]

Dramaturgie des émotions, traces des sentiments.

Filmer et observer des manifestations anti-corrída

Christophe TRAÏNI

Résumé

[Films et photographies constituent un matériel particulièrement bien adapté à l'analyse des manifestations à partir de la perspective dramaturgique préconisée par Erving Goffman. Cet article examine comment les opposants à la corrída s'efforcent de maîtriser les impressions que leurs rassemblements peuvent produire sur le public. Toutefois, dès lors qu'il s'agit de rendre compte des émotions exprimées au cours de la manifestation, l'analogie théâtrale présente des limites qui justifient le recours à un paradigme des indices et des sociogenèses. L'observateur, en effet, ne doit pas hésiter à différer ses interprétations et à recouper les films et les photographies collectés au cours de la situation avec bien d'autres données de l'enquête. Cette perspective permet de déjouer la « métaphore oculaire » selon laquelle la véritable connaissance ne commence qu'avec ce qui peut être perçu par l'œil]

Abstract

[Films and photographs provide a particularly adequate material for the study of public protest in dramaturgical perspective inspired by Erving Goffman. This article examines how those who oppose bullfighting endeavour to control the impressions projected by their demonstrations. However, if one attempts to account for the emotions expressed during the event, it becomes obvious that the analogy of theatre is over restrictive. It thus makes sense to use a step by step paradigm of clues and sociogenesis. Indeed, it can be important for the observer to delay her interpretations in order to compare and contrast the clues collected on film and on still photographs during the event with other sources of information relating to the study. This perspective helps to thwart the "ocular metaphor" for which true knowledge begins with what may be perceived by the eye]

Il est désormais courant de désigner par le terme de « manifestation » toute forme de rassemblement de plusieurs personnes qui, à travers l'occupation d'un espace public ou privé, le défilé le long d'un parcours, la scansion de slogans, l'adoption de postures significatives, s'efforcent de faire valoir des opinions ou des revendications. D'une manière générale, le « moment manifestant » (Favre, 1990) implique de multiples

acteurs, soit directement présents, soit interpellés à distance : les manifestants, les badauds, les éventuels contre-manifestants, les forces de l'ordre, les journalistes, et enfin les lecteurs ou auditeurs de ces derniers. Du fait du caractère imprévisible de l'issue des interactions entre ces divers protagonistes, l'enjeu majeur d'une manifestation réside souvent dans l'imposition des manières d'interpréter ce qui s'y donne à voir et s'y exprime. En d'autres termes, les manifestations sont principalement organisées en vue d'interpeller, de persuader, d'intimider les multiples publics susceptibles de peser sur le devenir des revendications exprimées : soutiens potentiels, décideurs politiques, contre-manifestants, opposants à distance, sans oublier les manifestants eux-même¹. C'est pourquoi les rassemblements revendicatifs semblent présenter des affinités particulièrement fortes avec les perspectives dramaturgiques auxquelles Erving Goffmann a ouvert la voie en relevant l'*analogie* entre les conduites sociales et les représentations théâtrales². A l'image des acteurs face à leur public, les individus feraient preuve, dans leur interaction avec autrui, d'un effort constant de mise en scène, visant non seulement à façonner la manière dont ils sont perçus, mais encore à maîtriser la définition des situations dans laquelle ils sont engagés. Reconnaître la pertinence de cette analogie pour rendre compte des situations les plus banales de la vie sociale ne peut que conduire à la trouver plus appropriée encore à l'analyse des actions publiques à fortes visées expressives (Goffman, 1963 ; Cefaï, 2007 : chapitre IV). Cet article se propose d'examiner aussi bien les apports que les limites de cette perspective dramaturgique, qui tend à réduire l'analyse à la seule description des actions, des séquences d'interaction, des dispositifs, observés *in situ* et dans une temporalité circonscrite à la préparation, au déploiement et au compte rendu de la manifestation. Ce faisant, nous serons conduit à interroger les statuts que les matériaux sonores et visuels sont susceptibles de revêtir lors des différentes phases de l'observation, de l'analyse et enfin de l'écriture.

Les manifestations : un moment privilégié de l'enquête

Politiste, spécialisé dans le domaine de l'étude des protestations et des mobilisations collectives, j'ai entrepris depuis plusieurs années maintenant une enquête auprès des militants de la cause animale. Ce terrain m'est apparu particulièrement pertinent, non seulement du fait de son hétérogénéité et de son ancienneté historique, mais encore parce qu'il constitue un poste d'observation privilégié de la place des

émotions dans le cadre des mobilisations (Traïni, 2009). Pour des raisons de commodité, j'ai choisi d'entamer l'enquête auprès des opposants à la corrida avant d'élargir progressivement mon investigation en direction d'organisations militantes porteuses d'autres préoccupations (refuges et soin aux animaux abandonnés, expérimentation animale, élevage industriel, cirques, fourrures, chasses, etc.).

Au stade du recueil des données, l'observation des manifestations organisées par des opposants à la corrida s'est évidemment imposée comme un lieu de passage obligé. J'ai ainsi assisté à trois manifestations anticorrída réunissant de multiples associations invitées par l'une des organisations spécialisées dans la dénonciation de la tauromachie : la première, à Nîmes en septembre 2004, organisée par la Fédération des Lutttes pour l'Abolition des Corridas (FLAC) ; la deuxième, à Fréjus en juillet 2005, organisée à l'initiative du collectif anti-corrída de Fréjus (CAC 83) : la troisième, enfin, à nouveaux à Nîmes en septembre 2008, faisait suite à l'appel de l'Alliance Anticorrída. Lors des deux premières manifestations, j'ai pris soin de prendre plusieurs photographies dès lors qu'un trait me semblait pertinent à relever. Ce n'est qu'à partir de la troisième manifestation que j'ai disposé d'un appareil numérique me permettant de combiner prises de photographies et enregistrement de courtes séquences filmées. Il m'est apparu alors pertinent de recourir au film pour deux motifs fort différents.

Premièrement, compte tenu de la question critique bien connue du comptage des manifestants ("400 selon la police, 1000 selon les organisateurs"), l'enregistrement d'une séquence vidéo tout au long du cortège constituait le meilleur moyen de rendre compte du nombre et de la diversité des acteurs en présence sans donner l'impression de prendre part à la « guerre du chiffre » qui fait traditionnellement suite à une manifestation ([vidéo 1](#)).

Deuxièmement, le recours au film s'est imposé avec un sentiment d'urgence bien plus intense lors d'une séquence très précise de la manifestation. Lors de leur arrivée à proximité des arènes de Nîmes, les membres du cortège de 2008 s'engagent dans une forme de *charivari* au cours duquel des cris, des sifflets et des gestes, visent à exprimer leur indignation à l'égard de la corrida³. J'enregistre alors plusieurs séquences vidéos de ce « grand moment » de la manifestation avec, il faut le dire, un empressement maladroit qui résulte d'une intuition mêlée de crainte. D'une part, j'ai la conviction que les émotions bruyamment exprimées, à ce moment très précis, constituent un élément essentiel qu'il conviendra d'analyser. Par ailleurs, je redoute que les films ne puissent

suffire à capter l'impression ressentie en tant qu'observateur mêlé à la foule : un nombre non négligeable de manifestants me paraissent alors gagnés par un état affectif complexe dont l'identification ne pourra se faire sans de nombreuses précautions méthodologiques (vidéo 2, vidéo 3).

Le visionnage ultérieur de ces films me confirmera qu'ils constituent des données essentielles pour se demander pourquoi et comment des émotions se manifestent au cours même de l'action manifestante. Je m'efforcerai de montrer ici qu'un questionnement de ce type requiert cependant la plus grande attention sur l'*a priori* théorique et méthodologique adopté par le chercheur. Par là, il s'agira également de préciser en quoi **consiste** exactement l'*observation* propre aux sciences sociales que cela soit *in situ* où à travers la vision ultérieure de films ou de photographies. L'essentiel du propos **consistera** à montrer à quel point l'analyse de ce qui se joue pendant la manifestation ne peut exclusivement porter sur ce qui est relevé au cœur même de l'évènement. Faits notés sur un cahier, détails apparaissant sur une vidéo, photographies qui par leur cadrage permettent de mettre en exergue un trait déterminé⁴ : de telles données ne deviennent signifiantes qu'à partir du moment où le chercheur s'applique à les intégrer à un *faisceau d'indices* recueillis par bien d'autres voies d'enquête que la seule présence au sein de tel ou tel autre rassemblement.

Action publique et perspective dramaturgique

L'approche dramaturgique d'inspiration goffmanienne, qui lie étroitement les dimensions expressives et stratégiques des conduites, paraît fort appropriée à l'analyse des rassemblements protestataires. Ces derniers, en effet, se présentent comme des *performances* soucieuses de susciter avant tout une « manifestation de papier » (Champagne, 1990). Par là, il faut entendre que parmi les multiples publics visés, les professionnels des médias constituent une cible privilégiée dans la mesure où ils sont chargés d'en faire un compte rendu résultant d'un travail de sélection, de mise en exergue et d'interprétation des images et propos produits au cours ou à l'issue de la manifestation. C'est pourquoi les organisateurs des manifestations doivent persuader les journalistes que le rassemblement qu'ils ont organisé constitue un évènement dont l'importance justifie qu'il soit rapporté par la presse. Bien plus encore, ils doivent s'efforcer de susciter des impressions susceptibles de peser sur la manière dont la

manifestation sera décrite et commentée par les professionnels des médias (Smith et al., 2001). En l'occurrence, le déroulement des manifestations anticorridas observées apparaît effectivement largement déterminé par cette volonté de contrôler les effets produits sur ceux qui sont susceptibles d'en rendre compte auprès du public le plus large possible.

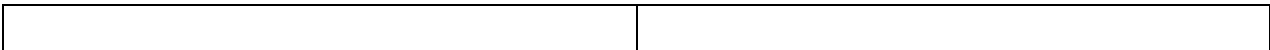
Le nombre et la respectabilité des manifestants

Dans le cadre des démocraties pluralistes, la prise de parole des protestataires risque constamment d'être accusée de ne refléter rien d'autre qu'une opinion particulière aussi singulière que négligeable. A la différence des élus, qui du fait de la légitimité conférée par le suffrage, sont en principe tenus en droit de s'exprimer en lieu et place d'un collectif très général, les protestataires peuvent aisément être soupçonnés de ne « représenter qu'eux-mêmes ». C'est pourquoi l'organisation d'une manifestation relève avant tout d'un « travail de construction de l'importance et de la signification du nombre » (Offerlé, 1994 : 113). Pour pouvoir prétendre peser sur l'ordre des choses qu'ils entendent modifier, les entrepreneurs de cause doivent faire preuve de leur capacité à mobiliser de nombreux concitoyens qui partagent leurs préoccupations.

En amont de la manifestation, cette exigence implique l'envoi massif d'invitations à se joindre à ce qui est présenté comme une épreuve essentielle pour la cause. En l'occurrence, plusieurs observations indiquent que l'outil Internet joue désormais un rôle prépondérant dans ce travail préalable de mobilisation des soutiens de l'opposition à la corrida. Le jour même de la manifestation, les organisateurs doivent s'employer à disposer leurs troupes afin que le cortège paraisse le plus imposant et ordonné possible. Ainsi, lors de la manifestation nîmoise de 2008, de loin la plus importante, un long temps d'attente s'écoule avant la mise en mouvement du cortège. Les organisateurs attendent patiemment le moment où le plus grand nombre sera enfin présent. En outre, ils apparaissent également soucieux de s'assurer que l'ordonnancement des manifestants donne bien à voir, non pas un patchwork d'attroupements épars, mais bel et bien un ensemble d'individus rassemblés autour d'une seule et même protestation. Ainsi, Claire Starozinski, présidente de l'Alliance Anticorrída — et, il se trouve, fille de militaire — réclamera à plusieurs files de manifestants de bien vouloir reculer afin de réorganiser l'aspect donné par la tête du cortège. « Comme à l'armée... », commentera-t-elle dans son mégaphone. Par la suite,

tout au long du défilé, cette principale organisatrice de la manifestation ne cessera d'aller et venir afin de s'assurer que l'espacement entre les manifestants, ou les vitesses différentes des uns et des autres, ne remettent pas en cause l'image d'un cortège important et continu (vidéo 4).

Cet effort de mise en scène du nombre, indispensable pour éviter que la revendication exprimée soit considérée comme trop singulière pour être légitime, n'est jamais aussi visible qu'à travers les techniques utilisées pour pallier sa mise en défaut. Ainsi, lors des manifestations de 2004 et 2005, à Nîmes et à Fréjus, les organisateurs s'appliquent à déjouer le risque d'être jugés peu nombreux en équipant les militants présents de panneaux à l'effigie de personnalités connues pour leur opposition à la corrida (photo 1, photo 2). Nicola Hulot, Renaud, Michel Drucker, Rika Zarái, et bien d'autres encore, purent ainsi défiler, pour ainsi dire par procuration, afin d'attester de la notabilité dont peuvent se prévaloir plusieurs opposants à la tauromachie.



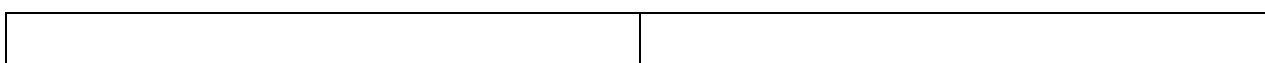
Cette manière d'enrôler des personnalités connues permet, non seulement de grandir la cause, mais encore d'éviter aux manifestants anonymes d'apparaître comme une poignée d'excentriques aux récriminations insolites. Lorsqu'il met en exergue des personnages tels Victor Hugo, le procédé alimente également ce travail de filiation à travers lequel les militants s'efforcent de présenter leur engagement comme le prolongement des combats entamés par d'illustres prédécesseurs. Le caractère apprêté de cette mise en scène de la respectabilité des opposants est d'autant plus évident que les organisateurs prennent également soin de diffuser, à l'attention des participants, des « consignes techniques » leur recommandant de soigner la dignité de leurs postures et de leurs slogans : « Afin de voir notre marche se dérouler sans incidents préjudiciables à l'image des anticorrida, chacun devra veiller à ce que les consignes distribuées sur place en trois langues soient impérativement respectées. Calme et crédibilité sont nos seules armes. La violence n'est pas de notre côté. Aucun slogan ou tract, aucune pancarte ou photo visant à porter une atteinte personnelle à autrui ne saurait être toléré » (source ?).

Des images et des sons formatés pour le public et les médias

Afin de solliciter des réactions affectives susceptibles de conduire ceux qui les éprouvent à soutenir leur cause, les opposants à la tauromachie recourent à plusieurs types de dispositifs de sensibilisation (Traïni, 2009). Souvent, il s'agit de susciter l'aversion, le dégoût, l'effroi, en décrivant la corrida sous les traits d'une pratique violente, sanguinolente et macabre. De nombreuses affiches et tracts circulant au cours des manifestations présentent ainsi des images au contenu le plus abject. C'est le cas, par exemple, de ces images sanglantes de taureaux ou de chevaux éventrés placardées sur un camion qui suivra les manifestants rassemblés à Fréjus en 2005 (photo 3). C'est encore le cas du verso de ce tract de la Fondation Brigitte Bardot, que chacun est invité à « transformer en pancarte en la collant sur un support cartonné », et sur laquelle un matador semble rugir telle une bête fauve (photo 4).



Cependant, les réactions affectives de répugnance sollicitées par de tels dispositifs peuvent à tout moment se retourner en sentiment d'inconvenance et d'antipathie à l'encontre même de ceux qui affirment les provoquer pour la « bonne cause ». En incommodant ceux qui n'apprécient guère que leur sensibilité soit mise à l'épreuve d'une manière jugée aussi agressive qu'inopinée, les opposants à la corrida risquent de transformer des soutiens potentiels en détracteurs avérés. C'est pourquoi les entrepreneurs de protestation morale doivent souvent recourir à des dispositifs permettant de retranscrire leur indignation sous des formes socialement moins controversées. De multiples équipements et conduites visent ainsi à faire apparaître la manifestation sous un jour pittoresque, créatif, sympathique et, qui plus est, immédiatement adapté aux formats « sexy & Punchy » valorisés par les professionnels des médias (Lemieux, 2000). A Fréjus, en 2005, par exemple, une manifestante drapée dans une longue cape vermeille déambule avec une épée de toréador fichée en travers de la tête (photo 6). A Nîmes, en 2008, c'est ce manifestant masqué et enchaîné qui déploie un drap « non à la torture » (photo 5) : celui-ci ne cesse d'écarter les bras et de prendre la pose dès qu'un journaliste ou un manifestant tend un appareil photographique ou une caméra.



Plus que tout autre dispositif, les arrangements musicaux sont les mieux à même de moduler les impressions recherchées auprès des spectateurs (Traïni, 2008). A Nîmes, en 2008, c'est un groupe de bénévoles qui rythme la marche avec leur tambour afin de galvaniser les troupes. Ce dispositif musical apparaît d'autant plus efficace que, suite à la manifestation de Fréjus, des militants avaient regretté qu'un unique tambour ait imposé un rythme grave et lancinant évoquant une marche aussi funèbre que discrète : « la manifestation était silencieuse (juste des battements de tambour) et donc a dû passer inaperçue de pas mal de fréjussiens »⁵ (photo 7).

Photo 7

Les tentatives de contrôler les impressions produites au cours de la manifestation s'avèrent également nombreuses en ce qui concerne les drapeaux ou logos qui permettent d'attribuer le rassemblement à telle(s) organisation(s) plutôt qu'à telle(s) autre(s). Il n'est pas rare, en effet, que les mobilisations collectives impliquent une forme de concurrence entre des organisations qui se disputent le rôle de leader dans le combat qu'elles mènent conjointement. A ce propos, les diverses associations anticorrida, même s'il n'est pas rare qu'elles coopèrent, ne font pas exception : chaque rassemblement constitue une occasion de faire valoir l'efficacité et la primauté de l'organisation qui en est à l'origine. De là découle la teneur de certaines des « consignes techniques » que l'Alliance anticorrida prodigue aux manifestants invités à se joindre à la marche internationale : « l'affichette sur <http://www.allianceanticorrida.fr/affichette-appel.pdf> peut-être imprimée, distribuée ou envoyée par e-mail. Diffusez-la le plus possible... Le jour J, nous comptons sur votre implication pour apporter un visuel qui privilégie l'idée du message qui nous rassemble et non le titre de votre association. Car nous ne sommes pas là pour faire notre promotion, mais pour dénoncer, d'une seule voix, la cruauté des spectacles taurins ». En fait, le visuel en question désigne ici le logo de l'Alliance Anticorrida (un taureau ensanglanté, tête baissé, couvert de banderilles). Lors de la phase de la préparation de la manifestation, la présidente de l'Alliance Anticorrida prendra bien soin que la tête du cortège soit constituée d'une file de manifestants tenant un panneau « Jeux interdits » reproduisant en son centre le logo de l'association (photo 8).

Photo 8

On aura sans doute compris que ces multiples précautions visent également à favoriser la visibilité de la porte-parole et présidente de l'association. Cette dernière,

postée à l'avant poste du cortège, dont elle a préalablement soigné le « visuel », répond aux questions de plusieurs journalistes avec une aisance apparemment bien rodée (photo 9, photo 10).

Photo 9	Photo 10
---------	----------

Bon nombre d'éléments attestent donc de la vigilance dont les organisateurs font preuve afin de peser sur les impressions produites, non seulement sur le public, mais plus particulièrement encore sur les professionnels des médias. Les organisateurs, en effet, savent à quel point il est crucial de suggérer le « cadrage » que les journalistes pourront adopter afin d'élaborer les comptes rendus de la manifestation diffusés par leurs employeurs. De ce point de vue, la marche internationale anticorrída peut être tenue comme une belle réussite dans la mesure où plusieurs articles de presse reprennent les aspects soigneusement mis en exergue par l'Alliance Anticorrída : caractère transnational de la mobilisation, tête de cortège présentant un visuel reprenant le logo de l'association, interview de Claire Starozinski apparaissant comme une figure de proue⁶.

La mise en scène d'une indignation morale ?

La perspective dramaturgique, qui nous a permis jusqu'ici de rendre compte des indéniables dimensions stratégiques de l'action manifestante, ne peut que nous inciter à attribuer l'intensité du charivari devant les arènes nîmoises à une théâtralisation continûment orientée vers le public. On ne peut ignorer, en effet, la diversité et la récurrence des mises en scènes à travers lesquelles les opposants à la corrída s'emploient à proclamer publiquement l'indignation que leur inspire la pratique. Quatre ans auparavant, les militants s'étaient déjà alignés devant les arènes afin de constituer une « allée de la honte » qui, comparativement au charivari de 2008, demeura très discrète et timide compte tenu du faible effectif présent (photo 11, photo 12).

Photo 11

Photo 12

En outre, le charivari ne constitue pas la seule *performance* dans laquelle les membres de la marche internationale de 2008 s'engagent afin de manifester l'horreur qu'ils éprouvent à l'égard de la corrída. Après un discours évoquant les taureaux qui sont morts dans l'arène, Claire Starozinski invite les manifestants à respecter, à l'issue

d'un long roulement de tambour, une minute de silence à la mémoire des victimes. Plus tard, elle demande qu'à son signal tous les ballons noirs fournis par l'Alliance Anticorrída soient éclatés au cri de « Non, non, non à la corrída... Oui, oui, oui au respect de la vie ». Ceci afin que chaque ballon puisse symboliser l'une des malheureuses bêtes mises à mort dans l'arène. Enfin, plusieurs manifestants entament une ronde organisée autour de l'arène afin de mettre en scène son encerclement par les opposants à la corrída. L'opération manquera cependant l'effet visé compte tenu du nombre insuffisant de manifestants se prêtant au jeu afin de pouvoir constituer une chaîne continue ([vidéo 5](#)).

Ainsi, plusieurs observations justifient que nous puissions envisager la séquence la plus intense de la manifestation de 2008, le charivari devant les arènes, comme une *performance* particulièrement réussie compte tenu du nombre de participants, du matériel utilisé (tambours et sifflets), et au final de l'activation à bon escient d'une compétence dramaturgique consistant à mimer des états affectifs afin de produire les effets escomptés auprès du public. Cette métaphore théâtrale, qui tend à rabattre le militant sur la figure d'un comédien simulant des émotions afin de toucher les spectateurs, paraît cependant bien trop réductrice pour ne pas appeler la méfiance. Certes, il convient de reconnaître le fait qu'un *travail émotionnel* (Hochschild, 2003), dans certains cas des plus réflexifs, puisse être subordonné à des considérations stratégiques visant à simuler au cours de l'action manifestante la colère, l'attendrissement ou autre (Patouillard, 1998 ; Broca & Fillieule, 2009). Pour autant, il serait peu prudent d'en conclure que les états affectifs observés résultent entièrement et exclusivement du contrôle nécessaire à la mise en scène tactiquement visée par les manifestants. Bien au contraire, la perspective dramaturgique doit être complétée par d'autres analyses afin d'explicitier ce que les émotions exprimées doivent à des expériences affectives qui préexistent à l'action manifestante et qui, seules, sont en mesure d'expliquer ce qui conduits certains, bien plus que d'autres, à rallier la cause anticorrída.

A l'arrière plan ou hors-cadre : traces, indices et pistes

Je voudrais montrer ici que l'élucidation de ce qui s'exprime lors du charivari nîmois nécessite la mobilisation de cette approche généalogique et conjecturale que Carlo Ginzburg désigne lorsqu'il parle de « paradigme indiciaire » : « ce qui caractérise

ce savoir, c'est la capacité à remonter, à partir de faits expérimentaux apparemment négligeables, à une réalité complexe qui n'est pas directement observable » (Ginzburg, 1989 : 148). Plus exactement encore, la réalité complexe en question renvoie aux processus à travers lesquels les objets étudiés ont été façonnés et que les chercheurs ne peuvent reconstituer qu'*a posteriori* à travers des *traces* qui subsistent dans les phénomènes actuels. Par là même, l'observation scientifique implique avant tout « la reconnaissance minutieuse d'une réalité sans doute infime, pour découvrir les traces d'évènements auxquels l'observateur ne peut avoir d'accès direct » (Ginzburg, 1989 : 149). En l'occurrence, ces évènements — cruciaux pour rendre compte des émotions exprimées lors du charivari des anti-corridas — se confondent avec les expériences sociales au cours desquelles ont été façonnés des *sentiments* et des *sensibilités* qui préexistent à la manifestation. C'est pourquoi il convient de bien distinguer analytiquement, d'une part les émotions qui constituent un langage obéissant à des conventions collectives, et d'autre part les sentiments qui, pour ainsi dire, les alimentent en s'appuyant sur les mémoires affectives façonnées tout au long de la socialisation des individus⁷.

Nous verrons que le meilleur moyen de mettre en exergue ces traces infimes d'expériences sociales préalables consiste à recouper certains détails avec un faisceau d'indices que l'enquêteur constitue en ayant recours à de multiples méthodes : entretiens, bibliographie, comparaison de cas, travail sur archives. Plus que tout autre encore, le *détour historique* permet d'extirper du flux continu des images des traits pertinents qui paraissent *a priori* insignifiants⁸. Le statut des images de la manifestation s'en trouve alors radicalement modifié puisqu'elles doivent désormais servir à percevoir « quelque chose que nous n'avions pas vu mais qui est là » (Dubois, cité par Piette, 1998) ou, si l'on préfère, à saisir **dans quelle mesure** le travail d'enquête contribue à modifier l'acuité visuelle du chercheur. Ainsi, nous tenterons d'explicitier **dans quelle mesure** l'indignation morale manifestée par les manifestants contre la corrida se fonde sur des sensibilités non seulement façonnées en amont et en dehors du contrôle stratégique propre à l'action en public, mais encore très inégalement partagées par l'ensemble des manifestants.

Identités nationales et prééminence morale

En intitulant leur manifestation « Marche internationale anticorrida », les organisateurs se sont appliqués à **souligner** leur capacité à mobiliser des soutiens par delà les frontières. En **soulignant** la présence de manifestant venus d'Espagne, d'Italie, des Pays-Bas ou de Belgique, les comptes-rendus des journalistes attestent de l'efficacité de ce cadrage préformaté par les organisateurs afin de grandir leur cause : « La lutte anticorrida frappée de mondialisation ? [écrit le journaliste du *Midi Libre* référence précise ?] De quoi donner le sourire à l'Alliance Anticorrida fondée à Nîmes et organisatrice de cette manifestation ». Au regard du détour historique, cette mise en exergue du caractère transnational de la cause apparaît des plus remarquables. En effet, les protestations morales relatives au traitement des animaux qui marquent le XIX^e siècle peuvent difficilement être dissociées de l'affirmation de critères de distinction morale entre diverses identités nationales. **Il n'est pas rare** que le traitement des animaux serve de point d'appui à un processus de différenciation, « Eux » *versus* « Nous » visant à affirmer la prééminence morale du groupe auquel les militants de la cause s'apparentent. Que les animaux soient bien plus maltraités à l'étranger que dans son propre pays est tenu comme l'une des preuves les plus probantes d'une prééminence morale indubitable : « Les peuples vraiment civilisés [écrit un membre de la SPA] ne peuvent manquer de comprendre et de pratiquer nos préceptes à l'égard des animaux » (BSPA, 1855 : 102). Mieux encore, l'idée que des pratiques barbares à l'égard des animaux puissent être importées chez soi alimente une indignation que l'on trouve au fondement de nombreuses mobilisations.

Ainsi, en Angleterre, l'opposition à la vivisection sera d'autant plus virulente que la pratique est longtemps décrite comme une cruauté continentale, plus particulièrement française et allemande, qui ne pourrait être importée sans corrompre les mœurs supérieures des Britanniques. Dès 1824, les vivisections pratiquées à Londres par le médecin français François Magendie font scandale. En 1860, le révérend Thomas Jackson alerte les sympathisants de la société protectrice des animaux de Paris et Londres : « Il est à craindre que dans nos capitales d'Angleterre et d'Ecosse, nos étudiants en médecine n'aient, en certains cas, comme ceux de Paris, suivi des entraînements funestes ! » (BSPA, 1860 : 337). En 1881, c'est au tour du cardinal Manning, archevêque de Westminster et vice-président de la *Society for*

Protection of Animals liable to Vivisection, rebaptisée *Victoria Street Society*, d'appeler les sujets de sa Royale Majesté à la plus grande vigilance : « Que personne ne croie que l'Angleterre soit à l'abri des énormités commises à l'étranger (...). Si je pensais qu'il y eût en ce moment une exemption relative pour l'Angleterre, je dirais : "Prenez garde que nous ne subissions jamais le contre coup de ce qui se passe sur le continent, car il est indubitable que tout ce qui se fait à l'étranger se fera avant peu parmi nous, à moins que nous ne le rendions impraticable" » (BSFCV, 1885 : 29). Quelques années auparavant, en 1874, le médecin français Valentin Magnan avait dû fuir précipitamment la Grande Bretagne sous le coup d'une poursuite pour cruauté lancée par la *Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals*.

En France, la corrida espagnole suscite des protestations morales similaires à celles que la vivisection provoque outre manche. La société protectrice des animaux, créée à Paris en 1846, mentionne, dès 1855, les combats de taureaux dans la liste de ses cinq principales préoccupations. La nouvelle de l'arrivée prochaine de tels spectacles, au sein même de la capitale, est vécue comme une intrusion aussi inattendue qu'outrageante : « Un bruit inquiétant est venu surprendre [la SPA] inopinément au milieu de ses travaux. On a dit qu'il était question d'introduire en France, à Paris même, au centre de la civilisation, ces plaisirs que la douceur de nos mœurs avait repoussés jusqu'ici » (BSPA, 1855 : 114). Durant de longues années, les militants de la protection animale réclament que la corrida, soupçonnée de corrompre la morale française, soit interdite au nom de la loi Grammont qui, depuis 1850, punit les mauvais traitements infligés aux animaux : « Quoi donc ! Sera-t-il permis à quelques citoyens qu'enhardit l'impunité, d'enfreindre les lois à ce point d'offrir en spectacle au public les monstruosité que nous reprochons à nos voisins d'au delà des Pyrénées ? Monstruosité qui s'accordent si peu avec l'esprit religieux dont ils se targuent, et qui, dans tous les cas, jettent une ombre sur nos mœurs policées » (BSPA, 1883 : 38). Presque exclusivement orchestrée depuis Paris, cette protestation tend à décrire les provinces du sud du pays comme un terre de mission où tout reste à faire : « l'an dernier, à pareille époque, nous avons combattu les courses de taureaux dans le Midi de la France (...). Encouragés par cette récente campagne faite sur la frontière espagnole, et persuadés que de telles tournées protectrices peuvent infiniment profiter à la cause que nous défendons tous ici avec la plus grande ardeur, nous avons tenu à recommencer cette année notre pérégrination (...). Le tempérament bien connu des

méridionaux semble fermer leur cœur aux sentiments humains, à cette aimable bonté et à cet universel amour que nous devons avoir pour tout ce qui souffre » (BSP, 1886 : 281). En septembre 1895, le gouvernement expulse Mazzantini, un matador espagnol qui s'apprêtait à toréer à Bayonne (photo 13).

Photo 13

Pour les promoteurs de la protection animale, s'insurger contre l'implantation d'une pratique décrite comme intrinsèquement étrangère relève d'une « œuvre patriotique. Défendre son territoire contre l'ennemi extérieur ou contre les mauvaises mœurs du dehors, cela est acte identique. Cela est utile à l'honneur national » (BSPA, 1896 : 136). Pour les aficionados des communes méridionales, en revanche, les initiatives gouvernementales visant à interdire les jeux taurins auxquels ils sont attachés sont perçues comme un excès de pouvoir résultant d'un centre hautain et autoritaire. En juillet 1895, pour protester contre l'interdiction des spectacles que leurs concitoyens « aiment par-dessus tout », le maire et les adjoints de la ville de Mont-de-Marsan adressent leur démission au Préfet des Landes : « Puisque sous la troisième République, soi-disant régime de liberté, mais à coup sûr régime moins libéral que l'Empire, nous sommes impitoyablement privés de nos libertés les plus chères, les libertés communales » (BSPA, 1895 : 122). A de nombreuses reprises, l'interdiction des corridas alimente un régionalisme alors soucieux de fonder sa raison d'être dans des pratiques locales posées comme spécifiques (Traimond, 1995).

Au regard de cette histoire, le caractère transnational de la manifestation anticorrída organisée à Nîmes en 2008 mérite bien plus que d'être simplement rabattue sur une « mondialisation » supposément inéluctable (et récente ?). Dans son rapport à l'affirmation de la prééminence morale de certaines nations, l'indignation publiquement exprimée à l'égard de la tauromachie s'y distingue indéniablement de celle qui sustentait les mobilisations du XIX^e siècle. A ce propos, la présence des multiples nationalités listées par les journalistes apparaît bien moins significative que le fait que les organisations militantes puissent être originaires de régions attachées aux traditions taurines. Désormais, en effet, les détracteurs de la pratique semblent faire abstraction des clivages territoriaux qui résultaient autrefois des controverses autour de la corrida (opposants parisiens *versus* aficionados méridionaux, civilisation française *versus* barbarie espagnole). Ainsi, les trois manifestations que nous avons observées ont été

organisées par des organisations françaises localisées dans des zones de tradition taurine : l'Alliance Anticorrída de Nîmes, le Comité Anti Corrida 83 de Fréjus, le Front de Liaison Anticorrída de Montpellier. De même, des organisations espagnoles se sont jointes à la marche internationale anticorrída nîmoise, à l'image du Colectivo Andaluz Contra el Maltrato Animal, de l'Asociación Defensa Derechos Animal (ADDA), ou encore du Partido Antitaurino Contra el Maltrato Animal (PACMA).

Cependant, certains détails témoignent de ce que le « cadrage transnational » de la manifestation ne permet pas de conclure que l'indignation exprimée ne porte désormais plus aucune trace d'affirmation de prééminence morale et de différenciation nationale. En tout premier lieu, on ne peut ignorer que deux des trois associations espagnoles citées plus haut, ADDA et PACMA, sont en fait d'origine barcelonaise. Entre 2002 et 2004, ces dernières initièrent une campagne à l'issue de laquelle seize villes de Catalogne, dont Barcelone, se déclarèrent officiellement villes anti-taurines. Autant dire que cet épisode peut difficilement être dissocié de la tendance très fréquente, dans les villes catalanes, d'affirmer une spécificité nationale irréductible à la subordination à l'Etat espagnol. Dans cette optique, s'opposer à la corrida équivaut à vilipender une tradition identifiée à la capitale madrilène et à sa velléité historique de soumettre la Catalogne. Autant dire que l'on retrouve là la trace d'un conflit centre-périphérie qui apparaît, certes à front renversé, analogue au différend qui opposaient autrefois, en France, les détracteurs parisiens de la corrida contre les municipalités de l'*afición* méridional.

La banderole arborée à Nîmes par les militants belges d'Animaux en péril constitue un autre détail, *a priori* anecdotique, qui mérite notre attention : « Le folklore français cruel n'est malheureusement pas la dernière mauvaise blague belge. Voisin tu nous fais honte ! » (photo 14). Le lecteur remarquera sans doute ici l'ambivalence de ce slogan contre la cruauté du folklore français qui semble vouloir dénoncer, dans un seul mouvement, et la corrida, et la propension à se moquer de leurs voisins belges. L'indignation manifestée à l'encontre du sort réservé aux taureaux constitue l'occasion de donner une leçon de morale à ceux qui s'autorisent trop souvent une ironie condescendante nécessaire pour se complaire de « mauvaises blagues belges » (phrase pas très claire). D'ailleurs, lors de sa prise de parole devant les arènes de Nîmes, le responsable d'Animaux en péril se lance dans un inventaire des traditions

françaises qui présente quelques tonalités vindicatives : « Vous êtes le pays de la chasse ! Vous êtes le pays du foie gras ! Vous êtes le pays de la corrida ! »

Photo 14

Ces simples indices permettent de supposer que l'émotion bruyamment exprimée à l'égard de la corrida peut parfois prolonger — avec une intensité certes sans aucune mesure avec celle du XIX^e siècle — des sentiments liés au jeu d'assignation et d'identification des individus à des collectifs se distinguant par leurs mœurs. Bien évidemment, il convient d'éviter toute généralisation excessive en laissant entendre que ces sentiments présentent une importance égale pour *tous* les manifestants présents. Ou bien encore en omettant de souligner que lesdits sentiments peuvent, au regard des individus qui les ressentent ou au sein du groupe des manifestants, se combiner avec d'autres sensibilités liées à d'autres expériences sociales préalables bien plus prépondérantes.

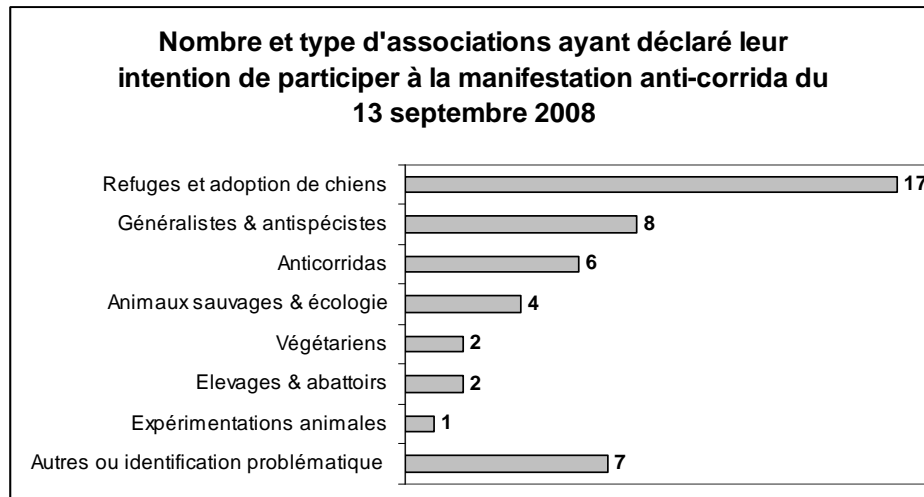
Animal d'affection, refuges et soins

En visionnant à nouveau la [vidéo 1](#) ou en ayant recours à des photographie opportunément cadrées, il est possible de remarquer un grand nombre de chiens tenus en laisse par des manifestants ([photo 15](#), [photo 16](#)).

Photo 15

Photo 16

Ces simples images se doivent d'être recoupées avec une analyse des associations qui, à la veille de la manifestation, ont déclaré leur intention de s'y rendre. Une liste diffusée par la newsletter Animauzine pour les militant-e-s de la cause des animaux permet de repérer l'importance de la mobilisation au sein de ceux qui se préoccupent d'apporter des soins à l'animal d'affection par excellence : le chien. Ainsi, les associations ayant pour objet principal le recueil, les soins et l'adoption de chiens abandonnés (auquel nous avons ajouté le SPA et la Fondation Brigitte Bardot qui, bien que généralistes, gèrent des refuges) **représentent** pas moins de 17 **représentantes**, équivalent à 36% de l'effectif total⁹.



Le fait est loin d'être insignifiant. En tout premier lieu parce qu'il suggère que l'indignation morale exprimée à l'égard d'une pratique suscitant la souffrance des *taureaux* peut difficilement être dissociée des sentiments et des sensibilités régulièrement éprouvées au sein d'organisations visant à apporter soin et tendresse aux... *chiens* abandonnés. Autant dire que l'engagement d'un grand nombre de manifestants doit sans doute, beaucoup plus encore, aux relations privilégiées avec un chien, tenu pour un membre à part entière de la famille. Là encore, le fait apparaît d'autant plus significatif lorsque l'on sait que l'opposition à la corrida manifestée par les sociétés protectrices européennes est bien antérieure aux préoccupations relatives au chien conçu comme un animal d'affection. Dès 1802, *Society for the Suppression of Vice* inclut le harcèlement de taureaux, alors encore en vigueur dans les îles britanniques, parmi les vices à proscrire parmi les hommes. Bon nombre des notables anglais qui fondent, en 1824, la *Society for the Prevention of Cruelty to Animals* condamnaient cette pratique qu'ils trouvaient préoccupante pour le bon ordre moral. En France, la société protectrice des animaux, on l'a déjà noté, se mobilise également très précocement contre les combats de taureaux. Pour ces premiers opposants, anglais comme français, ces spectacles répréhensibles favorisent, non seulement une satisfaction sensuelle douteuse qui distrait l'esprit des visées plus hautes ou du travail, mais encore un désir de cruauté suspecté de pouvoir s'étendre aux hommes (Turner, 1980).

L'indignation suscitée par la pratique ne doit alors pas grand chose au sort réservé à l'animal. D'ailleurs, un rapporteur de la SPA, pourtant prompt à condamner les courses de taureaux, n'hésite pas à affirmer que « les piqûres qu'il reçoit ne sont

pas des blessures profondes » (BSPA, 1855 : 117). Pour sa part, la préoccupation pour le sort des chiens apparaît également bien ultérieure aux premières protestations contre les combats de taureaux. Certes, l'emploi du chien comme animal de trait a fait précocement l'objet de controverses. Cependant, il faut attendre 1882 pour que le Congrès mondial des sociétés protectrices des animaux, prenant acte de la présence croissante de l'animal d'affection dans les foyers les plus aisés, recommande à ses membres de suivre l'exemple de la Société des Dames de Philadelphie en obtenant la direction des fourrières municipales, voire en gérant directement des asiles destinés aux chiens abandonnés. L'institutionnalisation des refuges sera d'autant plus chaotique que bon nombre des adhérents les plus anciens voient dans cette pratique une dérive vers une « sensiblerie » indigne de leur cause. On peut alors regretter que le chercheur n'ait pas eu la présence d'esprit de filmer une scène observée dans le cadre de la manifestation à Fréjus en juillet 2005 : une dame qui donne à boire au bichon qu'elle tient en laisse arbore une pancarte indiquant : « j'aime mon chien, j'aime les animaux, j'aime les taureaux ». Cette forme de syllogisme, longtemps inconcevable au regard des générations antérieures de militants, trahit tout ce que l'émotion exprimée pour vilipender la corrida doit désormais aux intenses relations affectives nouées quotidiennement avec un animal d'affection dont le statut n'a cessé de croître depuis le XIX^e siècle.

L'identification à la victime animale

Bêtes sanguinolentes ou semblant implorer leurs bourreaux, récit à la première personne de la cruelle agonie du taureau manolito (photo 17), tambours funèbres, évocation de la vie paisible auxquelles les animaux ont été arrachés : bon nombre des dispositifs utilisés au cours de la manifestation fondent leur efficacité sur cette image de la victime innocente dont la puissance mobilisatrice a été analysée ailleurs (Lefranc & Mathieu, 2009).

Photo 17

Là encore, le détour historique permet de mesurer à quel point l'efficacité d'un tel registre victimaire ne va pas de soi. On l'a dit, les toutes premières protestations contre la corrida s'insurgent contre les mœurs inconvenantes et inquiétantes des spectateurs et ne s'attardent nullement sur la souffrance du taureau. Lorsque ces entrepreneurs de morale daignent relever la présence d'une victime, c'est vers le cheval qu'ils se

tourment. En 1855, la désignation du cheval, comme « véritable martyr, (...) principale victime, dans cette fête sanguinaire » (BSPA, 1855 : 117) emprunte encore des circonvolutions discursives qui aujourd'hui étonnent. En 1895, et plus encore en 1933, (deux moments forts de mobilisation des membres de la SPA contre la corrida) la description du calvaire des chevaux éventrés au cours de ces spectacles constitue l'un des dispositifs de sensibilisation les plus récurrents. Au regard de l'aversion suscitée par le sort du cheval, animal longtemps bien plus familier que le chien, le taureau semble être une victime somme toute invisible. Dans de telles conditions, l'importance accordée aujourd'hui à la victimisation du taureau peut sans doute être attribuée à deux évolutions de nature différente. D'une part, l'usage obligatoire, à partir de 1928, d'un carapaçon protégeant le cheval laisse d'autant plus le champ libre à une autre victime que l'abaissement croissant du seuil de sensibilité a transformé les « piqûres » autrefois appliquées au taureau en brutalité abjecte (phrase pas très claire). D'autre part, l'extension vers d'autres animaux des sentiments de tendresse noués avec le chien — processus relevé ci-dessus — accorde à présent au taureau le statut de victime **des plus visibles** (sup. ?).

Cependant, le recoupement de sources hétérogènes nous invite à prendre également en compte un autre facteur. L'étude des évolutions de la cause animale sur la longue période permet de repérer une inflexion notable à partir du dernier tiers du XIX^e siècle. La valorisation croissante de l'attendrissement à l'égard des faibles se double alors de l'exaltation d'une fraternité sans exclusive. Désormais, s'engager en faveur de la protection animale équivaut à prendre le parti de « ceux qui essaient de faire prévaloir le droit des faibles contre la violence des forts » (BSFCV, 1884 : 2). Ainsi, dans ses mémoires, publiés en 1886, Louise Michel écrit : « Au fond de ma révolte contre les forts, je trouve du plus loin qu'il me souvienne l'horreur des tortures infligées aux bêtes. Depuis la grenouille que les paysans coupent en deux, laissant se traîner au soleil la moitié supérieure, les yeux horriblement sortis, les bras tremblants, cherchant à s'enfuir sous la terre, jusqu'à l'oie dont on cloue les pattes, jusqu'au cheval qu'on fait épuiser par les sangsues ou fouiller par les cornes des taureaux, la bête subit, lamentable, le supplice infligé par l'homme. Et plus l'homme est féroce envers la bête, plus il est rampant devant les hommes qui le dominant » (Michel, 1976). De son côté, Emile Zola, lors de la cérémonie annuelle de la société protectrice des animaux, le 25 mai 1895, s'écrie à propos des bêtes : « Aimons-les, parce qu'elles sont nos sœurs

cadettes, infirmes et inachevées, sans langage pour dire leurs maux, sans raisonnement pour utiliser leurs dons ; aimons-les, parce que nous sommes les plus intelligents, ce qui nous a rendus les plus forts ; aimons-les, au nom de la fraternité et de la justice, pour honorer en elles la création, pour respecter l'œuvre de vie et faire triompher notre sang, le sang rouge qui est le même dans leurs veines et dans les nôtres » (BSPA, 1896 : 139). Désormais, on le voit, il s'agit non seulement de s'indigner que les hommes puissent abuser de leur force sur des animaux sans défense, mais encore que certains hommes puissent être traités comme des bêtes¹⁰.

Par ailleurs, les entretiens menés auprès de militants de la cause animale aujourd'hui actifs révèlent plusieurs cas significatifs du rapport qu'ils peuvent établir, de manière très inégalement explicite, entre le sort de l'animal maltraité et *les discriminations dont ils ont été eux-même l'objet au cours de leur histoire*. Ici, c'est un métis qui se révolte qu'un noir puisse supporter la corrida : « moi j'ai des origines black, moi aussi... Il y a 150 ans, les noirs, les Africains étaient traités comme des animaux... On avait le droit de vie sur eux, on pouvait les tourmenter, les persécuter... Avant, c'était les Indiens... C'était quoi leur crime ? D'être noirs ?! Comme vous, comme moi, par nos origines... Le taureau, lui, en occurrence, c'est d'être taureau ! »¹¹. Là, c'est une militante qui rapporte son indignation à l'égard de la souffrance animale à la souffrance éprouvée face au manque de considération de sa mère¹². Ailleurs, ce sont des militants qui évoquent les brimades et moqueries subies durant l'enfance en raison d'une corpulence chétive, d'un strabisme aigu, d'une tendance efféminée, ou d'une quelconque autre particularité physique. Autant dire qu'il devient difficile de ne pas remarquer certains détails ayant trait aux attitudes manifestés par certains lors du charivari devant les arènes de Nîmes. S'il n'est pas impossible que certains sur-jouent leur indignation, on peut également faire l'hypothèse que, pour d'autres, les émotions exprimées prolongent des sentiments qui résultent de situations biographiques passées au cours desquelles ils se trouvèrent assigné à un rôle qu'ils apparentent à celui du taureau. Sans cette identification des femmes et des hommes à la victime animale, on ne pourrait s'expliquer l'intensité des états affectifs manifestés par certains. Ici, c'est cette femme qui, face aux arènes, et en dépit des consignes des organisateurs de la manifestation, vocifère « Assassins ! Assassins ! » avec une virulence qu'il semblerait hâtif d'attribuer à une mise en scène stratégique. Là, c'est ce monsieur âgé, qui — cette fois-ci dans le champ de vision de notre caméra — va-et-vient avec un sifflet, et souffle

à en perdre haleine¹³ (vidéo 6, vidéo 7). Loin d'exclusivement se réduire à un jeu théâtral, à des conduites tactiques visant à peser sur la définition des situations, les émotions bruyamment manifestées par les manifestants trahissent des traces d'expériences affectives sans lesquelles on ne pourrait s'expliquer qu'ils fassent preuve d'une telle motivation dans la protestation contre une pratique qui laisse d'autres bien plus indifférents. Bien évidemment, là encore, il convient de ne pas généraliser de manière sauvage en prétendant pouvoir saisir du premier regard la teneur de ces expériences affectives chez l'ensemble des manifestants en présence. Mon propos se limite ici à souligner la nécessité de ne pas sous-estimer, à la différence de la perspective dramaturgique, le caractère *authentique* d'une indignation qui résulte souvent d'histoires affectives préalables qui nécessitent un long travail d'enquête avant de pouvoir être reconstituées sous des formes idéaltypiques propres aux sciences sociales.

Déjouer la « métaphore oculaire »

Les éléments rassemblés tout au long de cet article devraient nous permettre de mieux entrevoir l'intérêt, mais aussi les limites, du recours au film pour analyser les rassemblements. A ce propos, deux écueils majeurs méritaient d'être signalés. En tout premier lieu, les affinités que les supports audiovisuels entretiennent avec les entreprises de communication à distance risquent de considérablement durcir l'analogie théâtrale selon laquelle les conduites en public résulteraient de mises en scène spectaculaires. Certes, nous avons vu que bon nombre des comportements des manifestants justifiaient une telle perspective. Cependant, il nous est également apparu réducteur d'envisager les émotions exprimées à l'encontre de la corrida comme des états affectifs entièrement apprêtés, simulés afin de répondre aux visées tactiques d'une manifestation entièrement tournée vers ses publics. En second lieu, le recours au film risque grandement de réduire l'observation en sciences sociales à cette « métaphore oculaire » (Rorty cité dans Billeter, 1989) selon laquelle la véritable connaissance ne commence qu'avec ce qui peut être perçu par l'œil. Or, le paradigme indiciaire nous rappelle qu'un grand nombre de connaissances ne peuvent être accessibles que sous des formes *indirectes* et *conjecturales* : la répartition et la profondeur des empreintes fossilisées à défaut de pouvoir observer la course du

dinosaure, les modes d'oscillation relevés par l'astérosismologie afin de conjecturer la température, la masse et la composition chimique des étoiles les plus lointaines, etc... L'inéluctable risque interprétatif qui en résulte paraît plus grand encore en matière de sciences sociales (Olivier De Sardan, 1996). Nous l'avons vu dès lors qu'il s'agit de rendre compte des ressorts des émotions exprimées à l'encontre de la corrida. Identification à la victime animale, tendresse cultivée dans la relation privilégiée au chien, affirmation de la suprématie morale de certains groupes d'appartenance : ces trois exemples, non exhaustifs, ne visaient qu'à montrer à quel point ce qui est observé *in situ* gagne à être recoupé avec des informations collectées par ailleurs. Certes, nous n'avons fait que suggérer des pistes, ébaucher des interprétations des ressorts de l'indignation exprimée qui sont loin d'être falsifiables, au sens poppérien du terme. Toutefois, ces interprétations ne paraissent pas moins fondées et arbitraires que celles qui réduiraient l'expression de cette émotion à la seule gestion tactique des impressions produites au cours de la situation. Au final, bien plus encore que la photographie dont le cadrage dépend des choix immédiats de l'observateur, les films valent surtout en tant qu'ils permettent une interprétation *différée* de ce qui méritait d'être relevé au cours du rassemblement observé. Ils doivent permettre au chercheur de revenir sur ce qu'il a vu en s'appuyant sur le caractère forcément progressif de sa capacité à interroger son objet d'étude. Une manière de rappeler que le recours à l'observation, et à l'enregistrement audiovisuel permettant la vision à distance, n'implique nullement de croire en cette *visibilité immédiate* que bon nombre de médias actuels érigent en seul critère de connaissance.

Bibliographie

BILLETER Jean-François, 1984, « Pensée occidentale et pensée chinoise : le regard et l'acte », dans *Différences, valeurs, hiérarchie, Textes offerts à Louis Dumont*, réunis par Jean-Claude Galey, Paris, EHESS.

BROQUA Christophe, FILLIEULE & Olivier, 2009, « Act Up ou les raisons de la colère », dans Christophe Traïni (dir.), *Émotions... mobilisation !*, Paris, Presses de Science Po.

BSFCV, *Bulletin de la Société française contre la vivisection*, Bibliothèque Nationale de France, site Tolbiac, microfilm M-4960.

BSPA, *Bulletin de la société protectrice des animaux*, Bibliothèque Nationale de France, site Tolbiac, microfilm M-8525.

- CEFAÏ Daniel, 2007, *Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective*, Paris, La Découverte /MAUSS.
- CHAMPAGNE Patrick, 1990, *Faire l'opinion*, Paris, Editions de Minuit.
- DUBOIS Philippe, 1983, *L'acte photographique*, Paris, Nathan, Bruxelles, Labor.
- Pierre FAVRE, 1990, « Le moment manifestant », dans Pierre Favre (dir.), *La manifestation*, Presses de Science Po.
- GINZBURG Carlo, 1989, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, EHESS.
- GOFFMAN Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne, Tome 1, La présentation de soi*, Paris, Les Editions de Minuits.
- GOFFMAN Erving, 1963, *Behavior in Public Places : Notes on the Social Organization of Gatherings*, New York, Free Press.
- HOCHSCHILD Arlie R., 2003, « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », *Travailler*, n°9/ 1, pp. 19-49.
- LEFRANC Sandrine, MATHIEU Lilian, 2009, *Mobilisations de victimes*, Presses Universitaires de Rennes.
- LEMIEUX Cyril, 2000, *Mauvaise Presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Éditions Métailié.
- MICHEL Louise, 1976, *Mémoires de Louise Michel. Ecrits par elle-même*, Paris, Maspéro.
- OFFERLE, 1994, *Sociologie des groupes d'intérêt*, Paris, Montchrestien.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 1996, « La violence faite aux données. De quelques figures de la surinterprétation en anthropologie », *Enquête*, n°3, 1996, pp.31-59.
- PATOUILLARD Victoire, 1998, « Une colère politique : l'usage du corps dans une situation exceptionnelle, le zap d'Act-Up Paris », *Sociétés contemporaines*, 31, pp. 15-36.
- PIETTE Albert, 1998, « Les détails de l'action », *Enquête, La description I*, [En ligne], mis en ligne le 30 janvier 2009. URL : <http://enquete.revues.org/document1473.html>.
- SMITH Jackie, MCCARTHY John D., MCPHAIL Clark, AUGUSTYN Boguslaw, 2001, « From protest to agenda building : Description bias in media coverage of protest events in Washington », *Social forces*, vol. 79, n°4, pp. 1397-1423.
- TRAIMOND Bernard, 1995, « Un conflit de représentation : la République et la corrida ; la révocation du maire de Dax en 1894 », in AGULHON Maurice, *Cultures et folklores républicains*, Paris, CTHS, pp. 185-191.
- TRAÏNI Christophe, 2008, *La musique en colère*, Paris, Presses de Science Po, collection « Contester ».
- TRAÏNI Christophe (dir.), 2009, *Émotions... mobilisation !*, Paris, Presses de Science Po, 2009.

TRAÏNI Christophe, 2010, « Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? », *Revue française de science politique*, vol. 60.

TRAÏNI Christophe, 2011, *Sociologie historique de la cause animale*, Paris, Presses Universitaires de France.

TURNER James, 1980, *Reckoning with the Beast. Animals, Pain and Humanity in the Victorian Mind*, Baltimore, Maryland, The Johns Hopkins University Press.

¹ « Dans certaines circonstances, les participants sont eux-mêmes leur propre cible » (Casquette, 2006, cité par Fillieule & Tartakowsky, 2008) : la manifestation constitue également une occasion privilégiée pour éprouver le sentiment d'être nombreux, l'enthousiasme d'agir en commun, et plus encore de renforcer la loyauté à l'égard du collectif qui se révèle à travers le rassemblement.

² Dans l'un de ses plus fameux textes, Erving Goffman écrit : « La perspective adoptée ici est celle de la représentation théâtrale ; les principes qu'on en a tirés sont des principes dramaturgiques. J'examinerai de quelle façon une personne, dans les situations les plus banales, se présente elle-même et présente son activité aux autres, par quel moyens elle oriente et gouverne l'impression qu'elle produit sur eux, et quelles sortes de choses elle peut ou ne peut pas se permettre au cours de sa représentation » (Goffman, 1973 : 9).

³ Selon le Larousse, un charivari se définit comme un « bruit tumultueux de huées, de sifflets, de casseroles et d'autres objets, que l'on faisait jadis devant la maison de ceux dont on désapprouvait la conduite ».

⁴ Combiner films et photographies, comme on pourra le constater au fil de cet article, met en exergue l'importance de l'opération élémentaire consistant à découper, dans le flux continu des images et des sons, les traits pertinents pour l'analyse. Si, de ce point de vue, la vidéo semble relativement moins arbitraire que la photographie, elle ne fait que suspendre le travail de sélection des éléments pertinents et appropriés à une interprétation relevant des sciences sociales.

⁵ http://www.animauzine.net/article.php?id_article=791

⁶ Voir la revue de presse compilée et présentée sur le site de l'Alliance Anticorrída http://www.allianceanticorrída.fr/Docs_atelecharger/revue_presse_manif_08.pdf

⁷ Le terme « sentiment » désigne l'empreinte plus ou moins durable que les événements qui adviennent impriment sur nos corps. En toute rigueur, il devrait être réservé à désigner des réactions affectives liées à une situation, clairement délimitée dans le temps et dans l'espace, que le sociologue peut tenter de reconstituer du fait d'un témoignage ultérieur ou grâce à une observation directe de type ethnographique. Par sensibilité, il faut entendre une forme d'institutionnalisation de sentiments, une prédisposition à privilégier certaines manières de sentir et de réagir que les individus doivent à des expériences affectives répétitives ou exceptionnellement intenses. Leur identification requiert, de la part du chercheur, une interprétation historique de nature plus hypothétique encore dans la mesure où les sensibilités se constituent et s'exercent tout au long de l'expérience des individus observés. A propos de ces distinctions analytiques, je me permets de renvoyer à l'un de mes articles (Traïni, 2010).

⁸ C'est, en effet, le travail sur archives, en vue de la préparation d'un ouvrage sur l'histoire de la cause animale (Traïni, 2011), qui a le plus profondément modifié ma vision différée des films et photographies sur lesquels je ne pensais pourtant n'avoir enregistré rien de plus que ce que je voyais au moment de la manifestation.

⁹ Cet indice demeure évidemment très approximatif. Il n'est pas dit que la liste utilisée soit exhaustive (pour la consulter, voir <http://www.animauzine.net/Marche-internationale-Anticorrída.html>). Par ailleurs, l'opération de codage visant à attribuer un objet principal aux associations s'est avérée parfois délicat. Quoi qu'il en soit, la surreprésentation des associations liées aux soins apportés aux chiens est telle qu'elle peut, sans grand risque, être tenue pour significative.

¹⁰ Entamé dans le dernier tiers du XIX^e, le développement de cette sensibilité a sans doute été considérablement accentué avec la diffusion des images du transport et du traitement des populations déportées dans les camps de concentration de l'Allemagne nazie. J'analyserai ailleurs les indices qui permettent de le supposer. De quoi s'agit-il ?

¹¹ Entretien avec un militant du Comité Radicalement Anti Corrida, le 30 mai 2006 à Montpellier.

¹² Pour une description de ce cas, je me permets de renvoyer à mon article « Les émotions de la cause animale. Histoires affectives et travail militant », à paraître.

¹³ On entrevoit ici crûment l'une des limites du recours au film. A la différence de l'observation directe qui permet au chercheur de décrire ultérieurement certaines situations, et de risquer des interprétations tout en respectant l'anonymat des acteurs, le commentaire différé du film expose leur conduite personnelle à une lecture publique qu'ils n'ont pas sollicitée. Ainsi, un sentiment de gêne m'a interdit de pointer trop ostensiblement ma caméra en direction de cette dame en train d'invectiver les « assassins » de la corrida. En revanche, j'ai bien enregistré les va-et-vient du monsieur âgé car, sur le moment, sa conduite me faisait penser à un mode d'action typique des groupes tels Act Up.